

6. TYPOGRAPHIE ET RÉFÉRENTIEL

« La typographie – assurément – si l'impression et sa disposition montrent comment doit se poser la voix. On se demandera, pourtant, si l'on peut ressentir les lettres de l'alphabet comme les Chinois ressentent leurs caractères. Mais, en Occident, la plupart des poètes dignes de ce nom semblent mettre constamment en avant les lettres de leurs alphabets comme représentations graphiques de la pensée – certes, la pensée du mot agit sur les lettres, mais les lettres sont là, qui semblent secréter la pensée. »
Louis Zukofsky, *Un objectif & deux autres essais* (trad. Pierre Alferi).

l'événement eut lieu comme ils prédirent

face à des objets en pleine lumière...

Claude Royet-Journoud, *Les natures indivisibles*.

Prenant exemple sur *Crise de vers* de Mallarmé, j'ai ouvert ce cycle de six micro-conférences en apportant une nouvelle : celle de la fin de l'ère de la typographie, contemporaine d'un changement d'épistémè (à propos de l'excellent livre de Jackqueline Frost intitulé *Le troisième événement, première et deuxième parties*, trad. Luc Bénazet).

Je voudrais revenir sur ce point et préciser pour conclure ma pensée. D'une part, la typographie disparaît en tant que référentiel, comme j'essaierai de le montrer. Ce qui ne veut pas dire que des ateliers typographiques ne continuent pas à fabriquer des livres, dans la radicale écologie de pratiques qui les caractérise – avec pour modèle obligé dorénavant l'art du boucher de Tchouang-Tseu (dont la virtuosité lui permettait de ne pas changer de couteau en vingt ans). D'autre part la référence à Mallarmé : assez audacieuse, mais je pense qu'elle est adéquate.

En déclarant la fin de l'ère de la typographie, ce qu'il m'importe en réalité c'est de désigner une coupure qui a pu passer inaperçue, et qui est passée d'autant plus inaperçue qu'elle ne touchait que la forme graphique – l'écriture – et non pas la forme orale de la langue – la parole. Coupure où le littéral-matériel cède devant le numérique. Dans son livre intitulé *Schizophrénie numérique*, Anne Alombert écrit : « Le passage de l'écriture littérale à l'écriture numérique ne questionne pas seulement les institutions scolaires et la formation de l'esprit critique, il interroge aussi les institutions universitaires et les disciplines académiques. Car si la technique de l'écriture alphabétique est à l'origine de disciplines comme la grammaire, la philosophie ou les mathématiques, force est de constater que les mutations technomédiatiques ne laissent pas indemnes les savoirs scientifiques. On ne pratique pas les mathématiques de la même manière à l'époque du boulier ou à l'époque des quantités massives de données, on n'observe pas les mêmes phénomènes astronomiques à l'époque des lunettes de Galilée ou du télescope électronique, on ne pratique pas la littérature ou la philosophie de la même manière à l'époque de l'écriture manuscrite, à celle de la machine à écrire ou à celle des logiciels de traitement de texte. Qu'il s'agisse des sciences formelles ou des sciences expérimentales, des sciences humaines ou de la littérature, tous les savoirs sont affectés par la numérisation des technologies de calculs, des instruments d'observation ou

des dispositifs de publication. »

Me questionne la notion de passage ; une illusion de passage ou au mieux : une corde de funambule tendue au-dessus d'un gouffre. Car tout crûment il faudrait dire, sans porter aucun jugement de valeur, que tant que la pensée était arrimée au littéral (les lettres de l'alphabet), le langage était impliqué, c'est-à-dire l'humain si le langage lui est constitutif : le fait autant qu'il le parle. Dès lors que le numérique domine, le langage passe au second plan, et la figure de l'homme disparaît dans le flux des mutations technomédiatiques.

Il faudrait un dialecticien matérialiste comme le fut Walter Benjamin pour évoquer l'avènement de cette *troisième technique*, et tirer toutes les conséquences de la solution de continuité entre épistémè littéral et épistémè numérique. Comme je ne suis pas dialecticien matérialiste, je prendrai deux exemples pour vérifier la coupure.

Le premier exemple est celui des rapports de la poésie à la technologie. Les poètes ont toujours été extrêmement prompts à se saisir des innovations technologiques pour faire évoluer *leur langage* : la typographie (lorsque le vers mesuré est mis en cause, il faut repenser la page, les poètes se rendent sur le marbre des ateliers typographiques, cf. Reverdy), la machine à écrire (e. e. cummings, toute la poésie concrète, Charles Olson, Denis Roche), mais aussi l'appareil photo (*Kodak* de Cendrars, les objectivistes américains, les poètes photographes français), la ronéotypie et la photocopie (l'invention de nouvelles formes de revues et de publications *cheap*), le revox (la poésie hors du livre), etc., et à créer avec ces outils de nouveaux régimes de sens. Voire, lorsque s'effondre l'industrie typographique (le 15 juin 1972, date de la parution d'*Histoire de l'imprimerie : radioscopie d'une ère : de Gutenberg à l'informatique* de Maurice Audin), les poètes s'emparent des machines et du matériel devenus obsolètes pour fonder des *small presses*, et inventent la « littéralité » ou la « Language poetry ».

Très peu de choses à ma connaissance se sont produites dans les rapports de la poésie avec le numérique¹, si ce n'est : (1) exemplairement, mais il s'agit beaucoup d'archivage, l'Electronic Poetic Center de l'Université de Buffalo aux États-Unis dont Juliette Valéry a donné une description enthousiaste en 1999 dans « Homerun » – enthousiasme douché aujourd'hui – ; (2) un énergique effort du côté des Questions théoriques pour penser les nouveaux régimes technologiques, et notamment l'idéologie dans lesquels sont inscrits les programmes informatiques les plus communs que nous utilisons. Plus encore, à travers la notion de « document poétique », une tentative de reposer les procédures des sciences de l'information sur le plan poétique, en inscrivant de nouveaux gestes artistiques dans un contexte et une histoire littéraire renouvelée ou, en un mouvement inverse mais cohérent, en déterritorialisant ces nouvelles poétiques dans une praxis.

En 2024, l'irruption de l'intelligence artificielle et de ses algorithmes dans tous les aspects de notre vie quotidienne précipite l'avenue de nouveaux régimes sémiotiques (ensembles de signes et de « compétences-signes »), dont nous ne pouvons encore prévoir les développements, mais qui débordent – *hors langage* si l'on peut dire, puisque la syntaxe, la grammaire et la « faculté de langage » n'y jouent encore aucun rôle structurant –, le champ du poème défini *a minima* comme *densité de langue*.

1. Symptomatiquement, la forme du récit en réseau d'*Hors sol*, de Pierre Alferi, qui devait être une application et un site internet avant d'être un livre publié, n'a pas vu le jour. <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/par-les-temps-qui-courent/pierre-alferi-je-suis-incapable-d-imaginer-un-futur-heureux-5103076>

Deuxième exemple pour vérifier la coupure. Une question qui a paru fondamentale dans l'épistémè précédent perd tout à fait son acuité et son actualité dans l'épistémè suivant. Ainsi de la médecine des humeurs à l'avènement de la médecine des nerfs. Ainsi du programme qu'esquissait Michel Foucault dans *Les mots et les choses* et que j'ai cité dans mon exposé précédent. « Le choix philosophique le plus important de notre époque », comme l'annonçait Michel Foucault en 1966 a perdu, sinon son sens, du moins ses coordonnées. Relire ces lignes nous émeut, tant elles semblent désigner un monde et un type de questionnement totalement révolus. On en conclut par là que le « programme de recherche » qu'annonçait Michel Foucault (enraciné tout entier dans ce que j'appelle l'épistémè littéral) est désormais clos.

Maintenant si j'oppose épistémè littéral à épistémè numérique, deux séries se développent qui ne se croiseront jamais, car elles sont incommensurables l'une à l'autre.

Monde matériel · analogique · atome : alphabet · écriture littérale · sciences du langage · épistémologie du minimum

Binary digit (bit) · réseaux numériques · cybernétique · analyse des données · épistémologie du maximum

1. Par « monde matériel » j'entends : « Le monde est tout ce qui a lieu » (ou « tout ce qui arrive », « tout ce qui échoit ») comme dans la première proposition du *Tractatus logico-philosophicus* de Wittgenstein : « Die Welt ist alles, was der Fall ist. »

2. Par « analogique » : non seulement le procédé technique de reproduction mécanisé (texte imprimé, photographie, son), mais également la méthode heuristique du matérialisme antique. Ce qu'on ne peut pas voir (les atomes) dans la mesure où il serait analogue à une réalité visible (la poussière flottant dans un rai de lumière) peut être considéré, jusqu'à preuve du contraire, comme fonctionnant de la même manière. L'analogie suppose un rapport de stricte proportionnalité (à base mathématique) entre les termes comparés. La linguistique a utilisé avec profit la méthode analogique pour créer de toutes pièces des phonèmes indo-européens (*cf.* Benveniste).

3. « atome : alphabet » : il s'agit de la fameuse analogie que l'on trouve chez Lucrèce (livre I, vers 823-829 par exemple). Comme quoi l'innovation technique de Gutenberg était déjà contenue en germe dans ces vers :

*quin etiam passim nostris in versibus ipsis
multa elementa vides multis communia verbis,
cum tamen inter se versus ac verba necessest
confiteare et re et sonitu distare sonanti.
tantum elementa queunt permutato ordine solo;*

*at rerum quae sunt primordia, plura adhibere
possunt unde queant variae res quaeque creari.*²

Je retiens la structure d'*épellation* qui sous-tend l'analogie entre atomes et lettres de l'alphabet. Le monde matériel s'épelle dans une relation dont les termes se réciproquent mutuellement. Le monde est l'exprimé d'énoncés qui sont leur expression. Si la théorie du tableau, chez le premier Wittgenstein, est d'ordre logique et propositionnel, c'est-à-dire ressortit à l'ordre du vrai et du faux, et donc à une forme de représentation; la théorie de l'accident chez Claude Royet-Journoud me semble nettement plus radicale : où flexion de la substance et attribut de l'état de choses se réciproquent sur le tranchant de la lisibilité.³ Daniel Oster dans *La Gloire* a traité ce fait extrême sous le nom d'événement : « Qu'entendez-vous par ÉVÉNEMENT ? Demande Thomas. / L'événement c'est tout ce qui arrive, quoi que ce soit, et à propos de quoi a lieu un autre événement qui l'énonce. De sorte que vous ne distinguerez pas d'abord, ou même jamais plus, l'événement de ce qui l'énonce. Ne serait-ce pas cela, la littérature : l'entreprise de rendre indistincts l'événement et ce qui l'énonce dans un accouplement parfois monstrueux ? »

4. « Écriture littérale » sous-entend une théorie de l'énoncé (non pas de la phrase) et de sa lisibilité qui échapperait à l'ordre de la représentation autant qu'à l'opposition du vrai et du faux. À l'image de l'énoncé, l'épellation ne dit rien sur le monde; elle l'exprime dans un rapport symétrique et non transitif. De fait ce qui menace l'écriture littérale (comme l'a bien vu Émilien Chesnot) c'est la tautologie. Mais l'incomplétude et la discontinuité de l'énoncé › la faculté de branchement syntaxique (au sens de Chomsky). Chez Claude Royet-Journoud ou Anne-Marie Albiach (différemment chez Emmanuel Hocquard), l'énoncé est discontinu (c'est un « accident » et non pas un « événement ») : sa syntaxe contient en soi une possibilité de branchement (ce que l'on nomme dans notre jargon le récit). C'est au lecteur qu'il revient d'inventer le récit (comme on dit « inventer un trésor »). D'où l'on comprend qu'écriture littérale exige de son lecteur une interprétation littérale, c'est-à-dire à nouveau et réciproquement : une épellation. Pascal Poyet excelle dans cette forme très spécifique de lecture.

2. « Ainsi, à tout endroit de nos vers mêmes, tu vois une multitude de lettres communes à une multitude de mots, et pourtant il te faut bien reconnaître que vers et mots diffèrent et par le sens et par le son. Tel est le pouvoir des lettres par le seul changement de leur ordre. Quant aux principes des choses [les atomes], ils mettent en œuvre bien plus de moyens pour créer les êtres les plus variés. » (Trad. Alfred Ernout.)

3. Claude Royet-Journoud/Mathieu Bénézet «... je vous dirai que je suis impressionné par le travail du restaurateur de tableaux, celui qui, se trouvant face à une toile craquelée, découvre dans une fissure, cet accident de la toile, une autre peinture et qui décide de commencer une enquête. Ne sachant pas quelle est l'image qui est derrière, ni même si elle est entière, il va chercher à connaître la nature et l'ampleur du corps dissimulé. Pour cela il gratte, à son tour il provoque des accidents à différents points du tableau, donc *de la lisibilité*. Il cherche à savoir si la toile enfouie est complète, pour savoir ce qu'il doit, en fin de compte, éliminer, ce qu'il doit restaurer... Doit-il effacer la première toile et restaurer la seconde, ou restaurer la première et obscurcir la seconde ? Moi je me moque de choisir entre la première image réelle mais accidentée et la seconde image virtuelle, questionnée. Ce qui requiert c'est le *passage* de l'image accidentée à l'image virtuelle, l'enquête qui constitue pour moi le véritable corps de l'image. Quand l'accident se déplace, l'enquête même devient le corps, un corps qui fait le récit de sa propre surface. »

5. « Science du langage » : c'est l'ultime science littérale. Elle est une science en deçà du caractère quantifiable – suivant en cela Jean-Claude Milner : « Nous nous séparons donc d'un point de vue largement répandu, selon lequel il n'y a de science que du quantifiable. Nous dirons plutôt : il n'y a de science que du mathématisable et il y a mathématisation dès qu'il y a littéralisation et fonctionnement aveugle. [...] Par mathématisation, nous entendons ceci : il ne s'agit pas de la quantification (mesure), mais de ce qu'on pourrait appeler le caractère littéral de la mathématique : que l'on use de symboles qu'on peut et doit prendre à la lettre, sans avoir égard à ce qu'éventuellement ils désignent ; que l'on use de ces symboles uniquement en vertu de leurs règles propres : on parle volontiers alors de fonctionnement aveugle. Par ce caractère aveugle, et par lui seul, est assurée la transmissibilité intégrale, laquelle repose sur le fait que tout un chacun, informé des règles du maniement des lettres, les maniera de la même manière : c'est ce qu'on peut appeler la reproductibilité des démonstrations. » (Milner, 1989, 24).

Nous disons « science du langage » et non linguistique. Le terme « science du langage », par l'*exactitude* qu'elle revendique, subsume l'opposition entre les science de la nature et les sciences humaines. C'est le plus haut moment et le dernier de l'épistémè littéral. Le livre de Jean-Claude Milner qui porte ce titre date de 1989.

6. « Epistémologie du minimum » : c'est le « rasoir d'Ockham » : *pluralitas non est ponenda sine necessitate* (les multiples ne doivent pas être utilisés sans nécessité). Le signe sous lequel se place l'épistémologie du minimum est la soustraction.

*

Maintenant, j'aurais du mal à parler de l'autre série, faute de compétences techniques. Simplement là où la menace de l'écriture littérale est la tautologie, le risque de l'information et du numérique serait la noyade dans un océan de données.

Mais encore, revenant à la coupure entre les deux régimes littéral/numérique, je peux citer cette phrase de Nicholas Negroponte, apparemment très connue, qui me laisse tout à fait perplexe : « *The change from atoms to bits is irrevocable and unstoppable. Why now? Because the change is also exponential – small differences of yesterday can have suddenly shocking consequences tomorrow.* »

La notion de changement me paraît totalement floue, et la prétendue rencontre de la causalité et de la flèche du temps complètement factice. Je parlerai plutôt de transposition sommaire sur le plan de l'ingénierie : la façon dont l'ergonomie des claviers des machines à écrire de nos parents a été transposée à nos claviers d'ordinateur ne fait aucun sens ; la façon dont les logiciels de traitement de texte continuent d'utiliser fragmentairement la mesure en points typographiques dans un environnement tout numérique, pas davantage. On en conclut que tout cela s'est fait dans l'urgence et sans le moindre recul (bénéficiant des technologies précédentes sans en repenser l'usage à nouveaux frais). Mais ce que cela indique également de façon latente : la typographie – par son *inertie* même – fut le référentiel⁴ de l'épistémè

4. Françoise Balibar. *Galilée, Newton Lus par Einstein*, PUF Philosophies, 1984. « On nomme *référentiel* en physique le corps par rapport auquel on repère (auquel on "réfère"») le mouvement que l'on veut étudier. On a vu, en effet, qu'un mouvement doit toujours être conçu comme une relation à deux et n'a de sens que par rapport à un autre corps, privé de *ce* mouvement. C'est ce corps, privé du mouvement que l'on veut étudier, que

littéral. Le point fixe par rapport auquel a pu se mesurer, du xv^e siècle jusqu'à hier, le mouvement de la pensée; ce point fixe dont ne pouvait pas se dispenser totalement l'ingénierie numérique avant d'avoir postulé un nouveau référentiel. Je pense que nous sommes sur ce seuil (un autre, le même) qu'a décrit Mallarmé dans « L'Action restreinte » : « Mal informé celui qui se crierait son propre contemporain, désertant, usurpant, avec une impudence égale, quand du passé cessa et que tarde un futur ou que les deux se remêlent perplexement en vue de masquer l'écart. »

Je conclus en citant la lettre de Rainer Gesternberg, traduite de l'allemand pour ses derniers clients français, et datée du 4 janvier 2021 :

« Chers amis de la typographie,

Après 60 ans de carrière, c'est avec le cœur lourd que je me suis décidé à fermer ma fonderie de caractères le 31 décembre 2021.

Ce fut une époque particulière au service de la composition artisanale au plomb. Lorsque j'ai commencé comme apprenti à la D. Stempel AG de Francfort en 1961, la fonderie de caractères n'était pour moi qu'un métier, mais peu à peu, elle est devenue une véritable passion.

Même après la fermeture de l'entreprise Stempel, j'ai pu poursuivre la tradition de Gutenberg : d'abord à Darmstadt à partir de 1986 avec la société Haas, puis avec Walter Fruttiger AG et enfin depuis 2012 de manière indépendante dans ma propre fonderie. En tant que dernier fondeur de caractères qualifié en Europe, je regrette beaucoup aujourd'hui de n'avoir pas trouvé de successeur. Mais ainsi va la vie.

Je vous remercie de m'être resté fidèles en tant que client pendant tout ce temps et vous souhaite tout le meilleur et la santé du fond du cœur.

« Gott grüß' die Kunst ! », comme le disaient les disciples de Gutenberg.

Cordialement,

Rainer Gerstenberg »

l'on nomme référentiel (pour l'étude de ce mouvement). »